

Gossin. Ce sont des jeunes gens qui font leurs études au collège et dans les pensions de la ville, ouverts plusieurs élèves libres. Ils viennent tous les vendredis entendre cette parole nette, vive, chaleureuse, qu'au moins un amour sincère du sol, uni à l'amour non moins vif du sol moral des âmes. Ils écoutent avec une attention soutenue, et telle que je n'en ai jamais vu dans les classes de grec et de latin. Ils prennent des notes et rapportent très-exactement le résumé du cours précédent, rédigé de leur main. Notez que cette rédaction est toute volontaire, qu'elle n'est stimulée par aucune sanction pénale comme les autres travaux du collège.

Voilà ce que j'ai vu de mes yeux à l'hôtel du ville de Compiègne. Le résultat a-t-il été nuisible aux études ? Loin du là, les chefs du collège et les maîtres de pension ont toujours constaté que les élèves qui suivent le cours d'économie rurale n'ont négligé aucun de leurs devoirs courants et que, loin d'en souffrir, leurs études littéraires et scientifiques n'en ont patu que plus complètes et plus brillantes.

Rentrés dans leurs familles, ces jeunes gens ont pu suivre la vocation à laquelle les avaient préparés leurs études en y joignant la précieuse aptitude à gouverner avec intelligence leur patrimoine. Un grand nombre, il est vrai, se sont contentés de cette honorable mission. Ils sont devenus des propriétaires modèles, amis de leur pays, qui employent leurs capitaux et leur savoir au progrès de sa prospérité.

Sans le cours de M. Gossin, cette précieuse vocation, grâce à laquelle ils remplissent une fonction si utile dans le monde, n'aurait pas même été soupçonnée par eux ; ils se seraient jetés sans vocation arrêtée sur le pavé de Paris ; là ils auraient pris le titre d'étudiants, parce qu'il faut prendre ce titre quand on sort du collège ; ils auraient sacrifié quelques années de leur jeunesse et quelque dizaine de mille francs à ce banal entraînement, et neuf sur dix auraient fait ce sacrifice en pure perte. Paris aurait dévoré les prémisses de leur patrimoine et de leur virilité, pour la plus grande gloire du baccauléat et de la vanité bourgeois, et tout aurait été dit.

Aujourd'hui l'arrondissement de Compiègne est un des plus riches et des plus éclairés de France. De la propriété aisée, le mouvement d'amélioration agricole s'est communiqué aux classes laborieuses. Si vous parcourrez toute la vallée de l'Oise, de Creil à Compiègne, vous remarquerez une magnifique contrée toute découpée en parcelles un peu trop menues, sans nul doute, et qui vous feront craindre un excès de morcellement ; mais arrêtez-vous en chemin, examinez ces champs ; vous verrez la culture intensive dans toute sa perfection ; les terres parfaitement ameublées, des cultures sarclées et en lignes, pas un pied de fossé ni de haie entre les champs. Si de là vous entrez chez le cultivateur, vous y trouverez l'aisance au foyer, un bétail florissant et nombreux dans les étables, enfin tous les caractères d'une culture soignée et prospère. Nous avons constaté que le rendement de trente hectolitres de grain et l'entretien d'une grosse tête de bétail à l'hectare étaient devenus l'état normal de cette contrée. C'est la culture intensive telle que la conçoit l'agronome la plus avancée.

Je suis loin de faire de ce fait un argument au profit de la petite culture. Mais il résout un point économique bien plus important à mes yeux, c'est que, petite ou grande, la culture doit avant tout devenir intensive pour faire la prospérité d'un pays. — Par culture intensive, nous appellerons celle qui tire du sol son maximum de produit sans l'épuiser, et par conséquent entretient dans l'aisance une population laborieuse et indépendante.

Une autre conclusion que je tire de ces faits, c'est que devant eux s'évanouissent les objections qu'on oppose à l'introduction de l'économie rurale dans l'éducation générale d'un pays qui se dit agricole. Ce qui serait plaisant à relever dans cette aberration, si les effets n'en étaient moins déplorables, c'est que ces objections partent souvent de ceux-là même qui, dans les journaux et dans les réunions publiques, ont toujours un lieu commun à débiter en l'honneur de l'agriculture, pour obtenir les applaudissements du pauvre laboureur.

Quoi qu'ils disent, leurs objections pourront tout au plus retarder la victoire du bon sens et de la vérité. Aujourd'hui l'enseignement de l'économie rurale existe ; il n'est qu'à l'état de fait local, c'est vrai, mais ce fait parle plus haut que les phrases de messieurs les agriculteurs écrivains, qui repoussent l'enseignement agricole, comme déshonorant pour leur vieux Parnasse.

Rassurez-vous, braves gens, le sens poétique et littéraire n'est pas plus émoussé chez nous, à la vue de nos champs et de nos animaux, qu'en feuilletant vos concierges et vos commentaires à l'usage des petits dauphins échappés du comptoir ou de la ferme. Le culte de Cybèle (pour parler votre langue) et de Cérès n'a jamais brouillé un esprit bien fait avec Apollon et ses neuf sœurs ; et si vous pénétriez un peu le génie des auteurs dont vous nous ensei-

gnez les textes, vous y liriez notre justification. Vous y verriez, entre autres choses, que, Dieu merci, l'étude des champs n'a pas oblitieré le génie de Virgile, et même si, au lieu de passer sa jeunesse à cette contemplation laborieuse de la nature, il l'avait passée sur les bancs d'un collège, je doute qu'il eût fait ses Bucoliques et ses Georgiques, et l'Enéide elle-même serait probablement moins riche d'images empruntées à la nature champêtre.

Donc tâchons d'être un peu moins hautains envers cette pauvre agriculture. Ce ne sont pas les vrais poètes qui ont à se plaindre de leur commerce avec elle, ce n'est que le Parnasse des pédagogues. D'ailleurs nous n'avons pas épousé la question ; nous y reviendrons avec d'autres faits et d'autres témoignages. Nous verrons si les établissements créés sur l'idée que nous prêchons ne sont pas ceux où s'accomplit le mieux la tâche d'une bonne éducation qui est de former chez l'homme une âme saine dans un corps robuste : *mens sana in corpore sano*.

Mais ce qui précède n'est que la moindre partie de l'œuvre entreprise par M. de Tocqueville, Louis Gossin et le frère Menier. C'est à Beauvais que nous allons l'étudier, à son foyer principal.

Louis Hervé.

*Journal des Filles et des Campagnes.*

## De l'enseignement de la Musique.

(CAUSERIE.—Suite et fin.)

Vous pouvez me reprocher, dans ce qui précède, de confondre, en apparence, l'étude de la *lecture musicale* avec celle du chant proprement dit. En cela vous avez raison, mais permettez-moi de m'expliquer :

Il est bien vrai que pour apprendre à lire la musique ou pour apprendre à *solfier*, puisque tel est le terme technique, il faut chanter ; mais l'art du chant, qui a eu et a encore ses grands maîtres, tout aussi bien que l'art de la peinture, demande une étude spéciale. En Europe, dans les Académies Royales de musique, les élèves qui veulent suivre les cours de chant sont examinés sur la lecture musicale... et ils doivent savoir lire parfaitement pour être admis. Ce sont, pour moi servir d'un rapprochement qui rend bien ma pensée, des élèves d'une classe de grammaire qui abordent l'étude de la rhétorique.

L'art du chant demande plusieurs années d'études. N'allez pas croire que vous deviendrez une Sontag ou un Duprez uniquement parce que la nature vous a donné une belle voix. Ce serait une profonde erreur : autant vaudrait dire que l'on peut-être Talma ou Kean sans se livrer à aucune étude... *Fiant Oratores*, disaient les latins. Or, le chanteur, à mon avis, n'est autre chose qu'un orateur qui s'adresse aux passions à l'aide de l'harmonie.

Démosthène, dit-on, prit des conseils d'un maître de musique, sur la manière de poser la voix et d'émettre les sons... Quo d'avocats, de nos jours, devraient en faire autant ! Mais laissons là ces célébrités. Nous parlons ici du commun des mortels, de ceux qui veulent, tout honnêtement, apprendre la musique pour pouvoir ensuite chanter, ou jouer un instrument quelconque en bons amateurs.

Il faut une vocation spéciale pour être artiste et je ne prétends pas donner de conseils aux artistes.

Quelques amateurs, qui ne savent pas lire la musique, éprouvent peut-être, après avoir parcouru ces lignes, le désir d'acquérir cette connaissance ; c'est tout ce que je désire, car alors je n'aurai pas parlé en vain. Apprenez à solfier, leur répéterai-je encore, et lorsqu'on demandera votre assistance pour former un chœur, ou pour faire une seconde partie dans un morceau... vous pourrez facilement vous rendre utile. Apprenez à solfier, c'est la meilleure route pour arriver à bien chanter ou à bien jouer un instrument, suivant vos goûts et vos dispositions. Apprenez à solfier, cela vous fera aimer la musique, et si vous êtes jeune homme, je puis vous assurer, d'après des expériences personnelles, que cet amour que vous concevez pour la musique sera pour vous un précurseur contre bien des malheurs et des dangers.

Un proverbe allemand dit :

Là où l'on chante arrête-toi :  
Les méchants ne chantent point.

Je crois ce proverbe parfaitement vrai.

Un instituteur, M. Amyrault, a écrit dans le dernier numéro du *Journal de l'Instruction publique*, quelques lignes sur l'avantage qu'il y aurait à introduire l'enseignement du chant dans les écoles du Canada. Je suis certainement le premier à applaudir au projet de M. Amyrault. Mais sa réalisation me semble très pro-